

que pour d'autres on a retenu la date d'inauguration, d'ouverture ou d'incorporation. Ainsi, dans le cas de l'Hôtel-Dieu de Québec, l'année 1639 figure comme date clé (date d'ouverture), alors que le contrat de fondation a été signé en 1637 et que la construction débuta en 1638. Par contre, dans celui du Verdun Protestant Hospital (p. 110), les auteurs ont retenu l'année 1881 (incorporation) comme date maîtresse, alors que l'ouverture n'eut lieu qu'en 1890. Même chose dans le cas du Royal Victoria Hospital; pourquoi avoir retenu l'année 1887 comme date clé si l'hôpital n'a reçu ses premiers patients qu'en 1894 (p. 116) ?

Enfin, il y a parfois des déséquilibres dans la longueur des articles; par exemple, *L'Union médicale du Canada* qui a été fondée en 1872, et qui a été intimement liée à l'histoire de la médecine québécoise depuis cette date, n'a eu droit qu'à quelques lignes alors que d'autres sujets, parfois beaucoup moins importants, ont bénéficié d'autant d'espace.

Cela dit, il n'existait pas encore d'instrument de recherche semblable. Cette chronologie constitue donc un complément important aux autres ouvrages de référence déjà existants tels que : C. G. Roland et P. Potter, *An Annotated Bibliography of Canadian Medical Periodicals 1826-1975* (Toronto, The Hannah Institute for the History of Medicine, 1979); C. G. Roland, *Secondary Sources in the History of Canadian Medicine, a Bibliography* (Wilfrid Laurier University Press, 1985); M. Dunn et M. Baldwin, *A Directory of Medical Archives in Ontario* (The Hannah Institute for the History of Medicine, 1983); André Paradis et H. Naubert, *Recension bibliographique : les maladies infectieuses dans les périodiques médicaux québécois du XIX<sup>e</sup> siècle* (Centre de recherche en études québécoises de l'Université du Québec à Trois-Rivières, 1988). Cet ouvrage est bien documenté et, grâce à lui, les professeurs, chercheurs et étudiants en histoire et en histoire de la médecine ont maintenant, réunies, des informations jusqu'ici éparées et parfois difficiles à trouver. Il leur évitera donc bien des pertes de temps.

Jacques Bernier  
*Université Laval*

Maurice Lemire, dir. – *La vie littéraire au Québec, tome 1 : 1764-1805, la voix française des nouveaux sujets britanniques*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 498 p.

Les chercheurs en sciences humaines attendaient avec impatience la parution de cette nouvelle histoire littéraire du Québec. Ce sont les résultats d'un travail de longue haleine que l'équipe du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, sous la direction de Maurice Lemire, nous présente aujourd'hui dans ce premier des cinq tomes prévus de *La vie littéraire au Québec*.

Premier ouvrage de synthèse depuis *l'Histoire de la littérature française du Québec* de Pierre de Grandpré (1967-1969), *La vie littéraire au Québec* se distingue cependant de ses prédécesseurs par les choix théoriques et méthodologiques qui ont présidé à son élaboration. Une certaine tradition, tant française (Castex et Surer, Lagarde et Michard, Chassang et Senninger) que québécoise (Camille Roy, Pierre

de Grandpré), nous avait habitués à une histoire littéraire centrée sur les oeuvres et les auteurs présentés d'un point de vue critique. L'équipe du CRELIQ, à la suite des récents travaux en historiographie littéraire et en sociologie de l'institution littéraire (Pierre Bourdieu, Jacques Dubois, Aline Viala en France et Manon Brunet, Marie Lemire, Clément Moisan, Lucie Robert au Québec) a, pour sa part, résolument opté pour ce qu'elle définit comme étant « une analyse du phénomène littéraire dans sa dimension collective par l'intermédiaire de la discipline historique » (p. viii). Cette analyse a été possible grâce à une documentation désormais suffisante (produit d'un travail intense, tant de la part des historiens que des littéraires depuis une quinzaine d'années) sur les divers aspects du phénomène littéraire. Dans ce premier tome, la synthèse des travaux antérieurs s'est faite conjointement à une relecture du corpus des textes de la période 1764–1805, corpus avantageusement augmenté des articles concernant le littéraire et parus dans les journaux de l'époque (*La Gazette de Québec/The Quebec Gazette*, *Gazette de Montréal/The Montreal Gazette*, *La Gazette littéraire*, par exemple).

On le voit, l'objectif de *La vie littéraire au Québec* n'était donc plus seulement de procéder à un inventaire des oeuvres et des auteurs situés succinctement dans leur contexte socio-historique. De très bons ouvrages de référence ont déjà été faits récemment en ce sens (notamment le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* et le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*). Il s'agissait encore moins de produire un discours critique visant à légitimer le caractère littéraire de telle ou telle oeuvre mais bien plutôt d'observer les « pratiques d'écriture et de discours » (p. vii) et d'expliquer comment ces pratiques, mettant en scène divers champs du savoir (l'histoire, la religion, la langue, les moeurs), plus ou moins publiques (correspondances, mémoires, articles de journaux, livres), plus ou moins légitimées (censure, enseignement, critique littéraire, bibliothèques), ont cependant contribué à l'élaboration d'un savoir littéraire distinct qui ne cesse de se redéfinir. C'est ainsi que l'histoire littéraire du Québec a été abordée « non comme un axe continu, allant de la production à la réception, mais plutôt comme une spirale où le mouvement lui-même est facteur de changement » (p. xii).

Rendre compte de ce mouvement « perpétuel » dans le cadre d'un ouvrage qui se voulait avant tout « outil de référence » (p. vii) constituait un défi certain que l'équipe de rédaction a, somme toute, fort bien relevé. Comment, en effet, structurer une matière aussi dense et diversifiée afin de permettre au lecteur d'accéder facilement à l'ensemble des informations concernant un sujet spécifique (v.g. : l'alphabétisation avant 1760, le théâtre de garnison, la liberté de la presse, les textes poétiques) sans perdre pour autant le fil conducteur de l'histoire ?

La méthode adoptée pour présenter les faits de *La vie littéraire au Québec*, du moins dans ce premier tome, rend compte des choix théoriques sous-jacents à cette nouvelle histoire littéraire. Les différents chapitres sont construits autour des principaux concepts de la sociologie de l'institution littéraire : les agents littéraires : individus et regroupements (chap. 3); les infrastructures : imprimeries, bibliothèques, journaux (chap. 4); le statut des textes : prose, théâtre, poésie (chap. 5 et 6) et la réception : public lecteur, critique littéraire (chap. 7). Les deux premiers chapitres, qui constituent près du quart de l'ouvrage, concernent la période de la Nouvelle-France.

Ce choix de présentation permet effectivement de consulter *La vie littéraire au Québec* de façon ponctuelle afin de se renseigner sur un sujet particulier et en ce sens, l'objectif principal de cet « outil de référence » nous semble avoir été atteint. Mais pour le lecteur plus préoccupé d'une histoire « en mouvement », il devra, non seulement, lire l'ensemble de l'ouvrage mais également reconstruire par lui-même une image complète de la chronologie des pratiques littéraires de cette époque. Les « renvois et redites indispensables » (p. xiv) qui devraient pallier, en partie, cette distorsion du temps auraient, quant à nous, pu être beaucoup plus nombreux; sans pour autant nuire à la lecture.

« La voix française des nouveaux sujets britanniques », sous-titre de cet ouvrage, situe d'emblée le contexte socio-historique dans lequel les pratiques littéraires vont être analysées. Après 1760, les données du littéraire changent de façon assez radicale. Les principaux acteurs de la vie littéraire de la Nouvelle-France retournent en métropole et les rapports entre la France et son ancienne colonie, qui avaient largement favorisé l'émergence des pratiques d'écriture et de discours (la majorité de la production étant destinée à un public français), sont désormais interrompus. Les Canadiens doivent maintenant s'adapter aux nouvelles institutions britanniques.

Le premier tome de *La vie littéraire au Québec* met l'accent sur l'émergence d'une opinion publique permise, et même favorisée par ces nouvelles institutions. La publication des premiers journaux canadiens contribue largement à forger et à diffuser cette opinion publique. Elle permet également à des pratiques d'écriture, demeurées jusqu'alors dans le domaine privé, d'accéder au domaine public :

[...] l'écriture sous le nouveau régime est liée à la naissance d'une sphère publique et elle a pour fonction d'informer et de débattre. En fait, la transformation est d'abord celle du destinataire d'un écrit qui n'est mandaté que par lui-même, puis celle du destinataire qui renvoie au public et non plus aux autorités. (p. 387-388)

Y aurait-il un lien entre l'émergence d'une opinion publique et le désir des Canadiens de se définir une identité propre ? L'ouvrage ne le dit pas. Si une première forme de nationalisme « apparaît » (p. 389) à la fin de la période dans les textes, on n'en saisit pas exactement toutes les déterminations. Le rôle joué dans ce processus par les Français nouvellement arrivés (Valentin Jautard, Joseph Quesnel, Fleury Mesplet, Pierre du Calvet, Pierre de Sales Laterrière) nous semble considérable et l'on souligne d'ailleurs, à divers endroits dans l'ouvrage, leur qualité d'initiateurs. Cependant, l'articulation entre ce discours français et le désir canadien d'une identité nationale demeure obscure. Alors qu'au début de l'ouvrage, la distinction entre Français, Canadiens et Britanniques est très clairement établie, le chapitre sur « L'émergence du sujet national » (dans la conclusion) coupe court à cette distinction en présentant une société où Français et Canadiens semblent désormais réunis dans leur opposition au groupe anglophone. Comment s'est effectuée la transition ? Doit-on croire que l'« ascendant considérable » (p. 130) des Français a suffi pour faire accepter aux Canadiens une idée de nationalisme formulée par des étrangers ?

Le premier tome de *La vie littéraire au Québec* accorde une large place à ces

Français arrivés au Canada après la Conquête. Ils jouissent d'une formation différente de celle des Canadiens : pour la plupart, ils ont connu en France le mouvement des Lumières; certains sont protestants, la majorité francs-maçons (on notera d'ailleurs l'importance accordée dans cet ouvrage aux rapports entre franc-maçonnerie et littérature dont on ne saisis sans doute pas encore toute l'envergure). Ce n'est cependant pas sans peine qu'ils établiront les bases d'une nouvelle vie littéraire : Jautard, Mesplet et du Calvet seront incarcérés à la suite de leurs activités journalistiques; Joseph Quesnel se désolera de ne pas trouver un public à la hauteur de ses attentes; quant à Pierre de Sales Laterrière, ce n'est que par l'intermédiaire de ses fils et de l'abbé Casgrain qui publiera ses mémoires, qu'il accèdera, bien après sa mort, à une certaine postérité.

Il est impossible de rendre compte ici de toute la richesse d'information que nous présente l'ouvrage du CRELIQ. Notons encore, au passage, l'importance accordée aux textes de langue anglaise qui nous permettent également de mieux comprendre les conditions de production du littéraire québécois, tant anglophone que francophone.

En définitive, on remarquera l'usage discret qui a été fait des sources archivistiques. Ces matériaux pourraient sans doute nous apprendre encore beaucoup. Mais ceci est peut-être une autre histoire...à faire ? Commençons par apprécier à sa juste valeur celle qui nous est offerte aujourd'hui.

Vincent Dubost

*Université du Québec à Trois-Rivières*

André Cellard – *Histoire de la folie au Québec de 1600 à 1850*, Montréal, Boréal, 1991, 282 p.

L'ouvrage d'André Cellard est, à bien des égards, une entreprise courageuse. L'auteur a entrepris de faire l'histoire d'un phénomène, la folie, en refusant à la fois le cadre analytique de la psychiatrie et les limites d'une étude strictement institutionnelle de l'asile. Se fondant notamment sur les documents de l'interdiction et de la curatelle, il a voulu faire l'histoire d'une perception autant que d'un comportement. Ambition courageuse donc, qui contribue à faire de son ouvrage une avancée importante dans cette recherche de sens qu'est (ou que devrait être...) l'histoire.

Pour ce faire, il a choisi un plan strictement chronologique qui nous mène du traitement de la folie par les Amérindiens jusqu'à l'ouverture de l'asile de Beauport. La première partie, qui va de 1600 à 1722, nous montre que la conception de la folie et l'intervention qu'elle suscite se détachent lentement de l'interprétation surnaturelle, autant sous l'effet de l'action étatique que du discours médical. L'analyse de la conception de la folie chez les Amérindiens permet en ce sens de mesurer de façon intéressante, par le biais de la comparaison, le champ sémantique couvert par la folie chez les Blancs. L'intervention de l'autorité royale et l'ouverture des hôpitaux généraux témoignent, en parallèle, d'une prise de conscience du caractère public du problème de la folie, notamment chez les fous considérés comme dangereux, les « furieux ». L'auteur choisit d'ailleurs l'ouverture des loges